

de même les Protestans ; elle n'a plus eu besoin d'eux & elle les a méprisés, mais il avertit charitablement les Catholiques qu'il n'y a
 „ aucune querelle de Religion mêlée dans les
 „ dissentions qui agitent l'Europe : Il s'agit
 „ simplement, dit-il, de la succession d'Espagne.

La Religion n'a point de part dans la guerre présente.

Tant de soin, pour détruire une opinion que personne n'a, & que personne ne songe à donner n'est pas pris sans dessein. L'Empereur n'a presque point d'autres amis, ni d'autres Alliez que les Protestans ; il n'est pas assuré de les conserver toujourns, s'il ne les retient par de plus puissantes raisons, que celles du pouvoir exorbitant de la France ; de la liberté de l'Europe qu'il faut conserver, de l'équilibre qu'il faut rétablir entre les deux premières Puissances du monde.

Il connoît bien que la plûpart des hommes commencent déjà à sentir, qu'il est à craindre que la puissance de la France ne décline trop, que la liberté de l'Europe seroit dans un terrible danger, si cette Puissance étoit abattue, & que la balance, dont il veut que l'on rétablisse l'équilibre, penche peut-être déjà trop du côté de la Maison d'Autriche. Il craint que parmi tant de Princes, qu'une première idée mal considérée, & brusquement attachée à lui soit dans l'Empire, soit dans les autres Païs, quelqu'un ne fasse de justes reflexions sur les suites perilleuses d'un engagement si aveugle, si long & si absolu avec la Maison d'Autriche.

Les hommes, tout languissans, tout froids, & tout lâches qu'ils sont sur l'accomplissement des preceptes de la Religion qu'ils professent, n'ont pourtant dans leurs cœurs, aucun ressort qui les remuë & les entraîne plus forte-